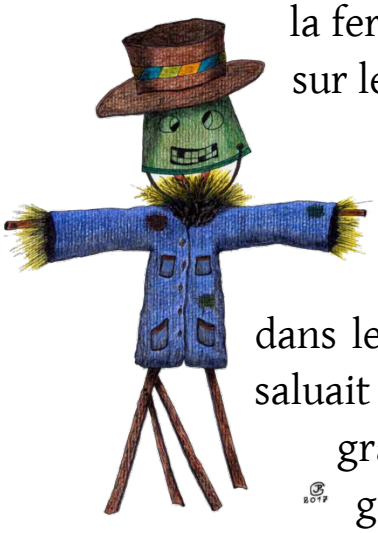
Le témoin

par René Picard

« C'est de la confiance que naît la trahison. »
Proverbe arabe

On était au début des années 2000, sur le Lévézou, entre nulle part et ailleurs, c'est-à-dire dans l'un de ces villages où la vie agricole, rude encore, constituait le quotidien de beaucoup. De Antonin, entre autres. Jeune fermier né, élevé et resté sur le plateau, la ferme paternelle désormais dans les mains ou plutôt sur les bras car le travail ne manquait pas.



Antonin vivait au rythme des saisons, comme tout le monde ici. Tous les jours il sortait de la cour de la ferme pour aller aux champs ou dans les prés pour surveiller ses bêtes. Tous les jours il saluait d'un œil goguenard le vieil épouvantail que son grand-père avait installé et qui veillait sur les générations. Il avait fière allure, l'épouvantail. Antonin lui avait fait une nouvelle toilette au printemps dernier et le mannequin de paille et de guenilles, hideux et magnifique, pouvait à loisir effrayer les oiseaux envieux des graines voisines. Les effrayer ? Rien n'était moins sûr !

Le jeune cultivateur, secondé par son épouse, ne ménageait pas ses efforts pour s'occuper de la propriété. Il avait à cœur de la moderniser, de l'agrandir, de lui donner encore plus de valeur. Tout allait pour le mieux jusqu'à ce jour de mars où un représentant en machines agricoles, c'est ainsi qu'il s'était présenté, avait arrêté sa

belle voiture dans la cour de la ferme, entre le tracteur et la citerne à eau.



« Bonjour, vous êtes le fermier, je suppose, avait-il dit à Antonin qui sortait de la grange.

- En effet, avait répondu Antoine, un peu surpris car il n'attendait pas de visite. Mais je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder, vous savez, il y a du travail ici.

- Je n'en aurai pas pour bien longtemps, rassurez-vous, je veux simplement vous montrer notre dernière nouveauté.

Et les deux hommes, en entrant dans la pièce principale de l'habitation, avaient déjà entamé la conversation. L'homme était souriant, sympathique et le jeune fermier aimait la compagnie. Il avait oublié le travail qui l'attendrait dans quelque temps. Une petite pause ne lui ferait pas de mal.

La nouveauté en question consistait en une magnifique botteleuse autotractée, unique au monde, une presse à foin, un concentré de technologies, une machine capable de lier d'énormes bottes, un engin qu'un homme seul pouvait commander, un outil qui éviterait fatigue et longues heures passées dans les prés, une merveille que Antonin pourrait diriger sur ses terres - car il commençait à rêver tandis que l'autre parlait - dans ses prairies, pour le bien de sa ferme et, il n'en doutait pas, avec l'approbation admirative de sa femme.



Évidemment, au bout d'un long moment, il fallut parler du prix. Car le représentant, percevant l'intérêt du fermier, eut l'habileté de ne pas éviter cette question. Le coût de la machine faisait partie d'elle-même et, d'ailleurs, un montant élevé n'était-il pas synonyme de qualité, de

performances ? C'est pourquoi, lorsque l'homme annonça : Quatre-vingt mille euros, Antonin, s'il fronça un peu les sourcils, n'en fut pourtant pas tellement étonné. Certes, le chiffre était bien rond, mais la machine, comme l'avait dit à un moment le représentant, pastichant une célèbre publicité, la machine le valait bien. Ce qui avait amusé Antonin. De plus, il serait le premier à utiliser un tel engin.

Maintenant, il lui fallait réfléchir, vite. Et sans trop le montrer à son interlocuteur. Car le visiteur avait depuis longtemps compris que le jeune fermier, de minute en minute, s'appropriait déjà l'outil.

- Je vais appeler ma femme, je ne décide pas tout seul. Son épouse, justement, revenait de Millau où elle était allée faire des courses. Elle les rejoignit dans la pièce et la discussion reprit. Antonin, après avoir décrit, expliqué, vanté la machine à sa femme, lui en donna le prix. La réponse de la jeune femme fut rapide.

- C'est vraiment trop cher, nous ne pourrions pas faire face, n'est-ce-pas ?

Antonin se doutait de la répartie de son épouse. Pourtant, il ne voulut pas se résigner tout de suite. Alors il parla, parla, argumenta, démontra tant et si bien, tellement et si clairement que, petit à petit, la fermière changea son point de vue, modifia son avis jusqu'à se laisser convaincre tout à fait. Son Antonin était trop fort ! Cet Antonin qui voyait se dessiner l'ombre de la machine dans la cour de sa ferme, près de la grange, puis qui devinait l'engin à l'abri près des bottes de foin déjà empilées !

Curieusement, pendant tout ce temps d'échange entre les deux conjoints, le représentant n'avait rien dit. Pas un mot pour convaincre ou forcer la main de la jeune femme, rien. Il avait observé, habilement, laissant l'entière responsabilité du choix au couple. Neutre. Il était resté neutre. Et les fermiers pensèrent alors qu'il était

d'une grande honnêteté, ne voulant pas leur vendre à tout prix la belle merveille.

Et c'est ainsi que le couple fit l'acquisition de la botteleuse dernier cri. Les prêts, les comptes, les fins de mois difficiles, autant d'obstacles qui avaient été aplanis par un raisonnement implacable, celui de Antonin futur conducteur d'une presse à foin de rêve.



Les formalités de vente terminées, le représentant s'en était allé, était revenu une ou deux fois après que les demandes de prêts aient été accordées puis, depuis qu'il avait passé la porte avec un énorme chèque à la main, plus rien. Pas de nouvelles de la machine... ni de l'homme !



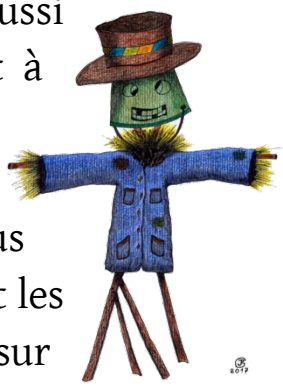
Tous les matins, Antonin, en passant devant son épouvantail, lui adressait un sourire et un clin d'œil complices, comme on fait à un ami dans le secret. La machine était dans les rêves des jeunes paysans, dans les rêves seulement car l'homme avait dit que les délais seraient longs, que cette machine était tellement moderne qu'il fallait le temps de peaufiner ses réglages, que, mais si, bien sûr, ils l'auraient quand même pour commencer de couper les foins, qu'ils devaient être patients, qu'il en faisait un défi personnel, que...

Il leur avait dit cela la dernière fois qu'il était venu. Ils avaient confiance en lui, évidemment. Pourtant, les jours passaient et les roues de la presse n'avaient toujours pas foulé la terre de la cour.

Avril, mai, juin passèrent. Rien à l'horizon. Et pas moyen de joindre le représentant par téléphone. Il avait tellement de travail que sa messagerie seule répondait ! Les fermiers commençaient à s'inquiéter, pire, à douter. A douter de la bonne foi de l'homme !

Antonin dut se résoudre à couper le foin comme les années précédentes. Avec son vieux matériel. Le téléphone poursuivait son invitation à laisser un message et à attendre la réponse du représentant qui ne manquerait pas, bien sûr, de rappeler dès que possible, dans les plus brefs délais, sans tarder, en priorité, etc.

L'été passa ainsi, sans machine et un malaise s'empara des jeunes gens. Quelque chose d'indéfinissable, de flou, d'incertain et cependant d'inéluctable, d'inexorable. Le sommeil vint à manquer, l'appétit faiblissait mais le travail demeurait aussi présent, aussi lourd. Antonin, le matin, s'adressait à l'épouvantail comme à qui on adresse une prière, une ultime demande pour être sauvé. Les remboursements commençaient à peser de plus en plus lourd dans le budget familial, les disputes émaillaient les repas, chacun rejetant « la faute », l'imprudence sur l'autre. Une ombre de plus en plus noire planait sur la ferme. Antonin prenait très souvent l'épouvantail à témoin, lui demandant s'il « savait quelque chose », s'il « avait du nouveau » et surtout « mais qu'est-ce qu'on peut bien faire maintenant ? » Mais le pantin, sourd et muet, ne répondait jamais...



Ce matin-là, Antonin lui avait simplement accordé un regard triste, empli de sommeil en retard, sombre comme les nuages de novembre qui envahissaient le ciel du Lévézou. Il avait dormi encore plus mal que d'habitude, semblant avoir entendu un bruit de moteur dehors, au milieu de la nuit. Peut-être un rêve, ou un cauchemar ? Puis il s'en était allé rejoindre le dur travail de la campagne. Celui-là, au contraire du représentant, ne se faisait jamais attendre ! Et c'est vers dix heures qu'il avait aperçu, au loin, sur la route qui relie les villages, une voiture semblable à celle du marchand de machines agricoles.



Il en aurait le cœur net ! Enfourchant sa vieille bicyclette, il prit la direction dans laquelle il avait cru voir la voiture. Arrivé à ce qu'il pensait être la hauteur du véhicule quand il l'avait entrevu et ne distinguant rien, il continua sur la mauvaise route jusqu'aux premières fermes du village voisin. Et, sans vraiment savoir pourquoi, il se surprit à penser à cette affaire, sordide et sombre, qui avait entaché le Lévézou il y a déjà quelques dizaines d'années, ce crime nocturne commis par un jeune fermier, cette mise en scène macabre de la mère du meurtrier : le cadavre de la victime congelé dans la glace de la mare jusqu'au soleil libérateur du mois d'avril ! (tome 1, p 17) Tous connaissaient l'histoire, tous en parlaient encore, certains se délectant avec effroi, d'autres toujours envahis par la honte. La honte de faire partie de cette communauté paysanne dont l'un de ses membres était un criminel, un homme qui avait « fait de la prison », comme on dit, un homme qui avait maintenant purgé sa peine mais qui demeurait, pour beaucoup, un meurtrier en puissance, prêt, peut-être, à recommencer.

Il en était ainsi au plus noir de ses pensées quand il vit, près de la seconde ferme, LA voiture ! Il savait son numéro minéralogique, c'était elle et, au volant, certainement LUI. Lui, le représentant insaisissable ! Il faut signaler au lecteur que, ce jour-là, jour de foire à la ville voisine, tous les paysans sans exception quittaient leur plateau et profitaient de la journée pour rencontrer des amis, des connaissances, renouveler quelques outils, acheter diverses denrées dont ils avaient besoin. Tous...sauf Antonin qui, sans argent, aurait bien été en peine d'acquérir quoi que ce soit. La foire lui était interdite.

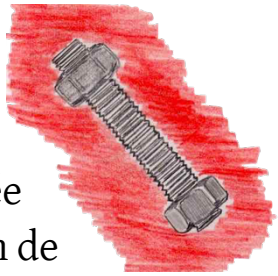
Trouvant la présence de cette voiture anormale ici, il pensa alors que le représentant, si c'était bien lui, avait choisi ce jour précis où tout le monde était en bas, dans la vallée, pour revenir. Mais pourquoi revenir ? Cette question resterait à jamais sans réponse. Il fallait déjà être sûr que l'homme était le bon. S'approchant lentement,

toujours à vélo, du véhicule, il le dépassa soudain et vit, un téléphone portable à l'oreille, SON représentant, cet homme si aimable, si ouvert, si compétent, si... Le démarcheur trop occupé par une conversation vraisemblablement importante, ne remarqua pas Antonin. Le jeune fermier rentra aussitôt à la ferme, en empruntant un sentier qui lui permettait ainsi de ne pas repasser près de l'auto au risque de se faire voir, lança, en arrivant, un regard résolu à l'épouvantail, pénétra dans la grange, y resta quelques minutes, en ressortit muni d'une bâche légèrement renflée et repartit, mais à pied cette fois, dans la direction des premières fermes du village voisin, l'épouvantail semblant le suivre des yeux.



Arrivé à hauteur de la voiture, il vit le représentant toujours au téléphone. Il frappa à la vitre de la voiture. L'homme leva les yeux, reconnut semble-t-il le fermier et voulut tourner la clé de contact. Trop tard ! Antonin avait déjà ouvert la portière puis saisi l'homme par le col de son vêtement. Le poussant d'un siège sur l'autre, le fermier s'assit à sa place et referma la portière. On allait pouvoir discuter !

Il est difficile de dire exactement ce que se dirent les deux hommes mais on peut penser que les mots furent durs et sans concession, acérés et sans pitié, Antonin exigeant des comptes, des explications, l'autre devant se justifier, s'il le pouvait. Ce qui est sûr, c'est que tous deux étaient au paroxysme de la colère. Que Antonin soit excédé se concevait aisément mais pour le représentant, on aurait pu penser à de la gêne, de l'humilité pour se faire pardonner, au moins comprendre. Non, lui aussi se rebellait et très vite les deux hommes en vinrent aux mains. Soudain, de la bâche qu'il n'avait pas lâchée depuis le début de l'altercation, le jeune paysan tira un de ces boulons de matériel agricole, énorme, surdimensionné et se mit à frapper frénétiquement le représentant à la tête. Antonin était jeune



et fort, habitué à la rude vie de la campagne et l'homme, très vite, ne bougea plus.

Antonin ferma les yeux et souffla longuement. Il paraissait délesté d'un poids énorme, il se sentait presque bien. Il ne réalisait pas l'horreur de la situation. Plus de téléphone à attendre sonner, plus d'hypothèses sans cesse remplacées par d'autres supputations, plus rien ! Une question, cependant, subsistait : qui était cet homme qui l'avait si bassement leurré, trompé, trahi ? Pourquoi était-il revenu ? Il y penserait plus tard. Pour l'instant, il avait à faire et vite !

Il jeta son vélo dans le coffre de la voiture, s'assit au volant, lança un coup d'œil à l'homme inanimé, affalé sur le siège du passager, démarra et fila à toute vitesse à la ferme. Il fallait faire vite. Il n'y avait personne aux alentours, occupés qu'ils étaient à arpenter les allées de la foire. Et son épouse ne rentrerait de chez sa mère que le soir. IL avait le temps, mais il ne fallait pas le perdre ! Passant devant l'épouvantail, il lui décocha un regard complice !



Lorsque sa femme rentra, vers les dix-huit heures, il rangeait du matériel dans la grange. Rien n'avait changé depuis le matin, au moment de son départ. La jeune fermière lui trouva un air grave. Mais elle ne dit rien. Il l'embrassa, comme d'habitude, ils avaient l'air triste, comme d'habitude, depuis leurs soucis d'argent, ils dîneraient sans trop se parler, comme d'habitude et demain serait un autre jour sans de nouvelles habitudes. La ferme était, elle aussi, calme et triste, comme d'habitude.



Avant de fermer la porte, ce soir-là, il regarda encore l'épouvantail qui paraissait pencher un peu plus la tête sur un côté...peut-être pour lui dire bonsoir ?

Quelques semaines passèrent. Le titre du journal local, un matin, attira l'attention des fermiers. On y parlait de la disparition mystérieuse d'un escroc « bien connu des services de police » qui sévissait depuis des mois dans la région en se faisant passer pour un représentant en téléviseurs, en fournitures pour collectivités, en encyclopédies ou encore...en machines agricoles ! On avait seulement retrouvé sa voiture dans le sud de la France, sur un plateau situé entre Toulouse et Montpellier. C'était vague !

L'épouse du jeune fermier comprit alors ce qui leur était arrivé. Elle dit à son mari qu'il faudrait donc vivre avec cet accident de parcours qui obérerait leur budget pendant de longues années, que c'était comme ça, qu'ils s'en remettraient, qu'après tout ils étaient en vie, bien portants quand même, qu'ils pourraient enfin avoir leur premier enfant, qu'ils feraient... qu'ils auraient... Lui avait l'air de l'entendre, de l'écouter, mais elle le trouva lointain. Quand elle eut fini de parler, ils sortirent de la cuisine et s'apprêtèrent à commencer le travail dehors. Il jeta, comme tous les jours, son coup d'œil matinal à l'épouvantail de son grand-père.

L'épouvantail, qui semblait avoir grossi en cette fin d'automne, trônait toujours à la même place et y serait certainement pour longtemps encore.



Pourtant Antonin n'en était pas sûr. Il ne craignait pas trop l'hiver approchant, mais plutôt le moment où les températures allaient remonter, quand les oiseaux, aucunement apeurés, se poseraient sur les bras de paille pour en picorer les brins et en tireraient de longues brindilles pour bâtir leurs nids...

Mais très vite Antonin...